

Nouvelles approbations

PRINCE-ALBERT, le 21 Janvier 1898.

A M. P. V. AYOTTE, Editeur.

Monsieur,

Votre premier numéro du 1er volume de votre feuille "Le Mouvement catholique," est réellement intéressant et instructif ; il nous met au courant des progrès de notre sainte religion en un clin d'œil, au retour de nos courses apostoliques.

Veillez donc inscrire mon nom parmi ceux de vos abonnés et me faire parvenir fidèlement la série complète des numéros. Ci-inclus \$2.00 d'abonnement. Avec mes meilleurs saluts et remerciements.

† ALBERT PASCAL, O. M. I.,
Vic.-ap. de Sask.

ST-ALBERT, 24 Janvier 1898.

A MM. DE L'ADMINISTRATION DE LA
REVUE HEBDOMADAIRE "LE MOUVEMENT CATHOLIQUE."

Messieurs,

Nous sommes aujourd'hui tellement inondés de revues et de journaux, la plupart excellents et que nous voudrions pour cela patronner et encourager, qu'il nous est impossible de pouvoir même les lire tous. Le courrier ne nous venant encore que deux fois la semaine, c'est par liasses que nous les recevons, d'Europe surtout. Bien que ces derniers nous soient fournis gratis par les administrations ou des amis, le temps nous manque pour les lire et ce sont nos bons frères qui le plus souvent les parcourent pendant leurs récréations. En recevant votre programme, je le mis de côté à cause du titre dont je fus frappé et je lus mes lettres. Votre premier No. m'arrive et votre programme oublié est encore sous enveloppe. Il faut bien l'en tirer et voir un peu ce que c'est. Je suis frappé de la lettre de mon vénérable frère et ami Mgr Lafleche, je comprends que votre œuvre est une de celles

auxquelles un évêque, *même sauvage*, ne peut manquer de s'abonner. Elle mérite toutes nos sympathies. Malgré cela, je crains bien que mon pauvre diocèse vous fournisse peu d'abonnements, cela viendra peut-être quand nous serons *plus riches* et *plus civilisés*. En attendant, l'Évêque de St-Albert vous envoie le prix de son abonnement, vous souhaitant tous les succès et encouragements possibles.

Votre tout dévoué serviteur en J.-C. et M. I.,

† VITAL J., EV. DE ST-ALBERT, O. M. I.

Un Ministère d'instruction publique ⁽¹⁾

III—RAISON D'EXPÉRIENCE

Nous avons exposé la doctrine de l'Eglise sur l'éducation, doctrine basée sur le droit naturel des parents et le droit divin de l'Eglise. Ce que nous en avons dit concorde en tout point avec ce qu'en dit le Docteur infallible dans son admirable Encyclique *Affari ros*, et ce qu'il en dit lui-même est un avec ce qu'en ont dit avant lui tous ceux qui l'ont précédé sur la chaire de Pierre. C'est un enseignement constant qui fait loi pour tout catholique.

Fort de cet enseignement, nous avons fixé la limite des droits de l'Etat en cette matière à celle des droits du précepteur particulier ou du suppléant appelé par la famille pour la remplacer, non pour la dominer, encore moins pour asservir une autorité à laquelle la famille elle-même est subordonnée. Tout ici se mesure sur la fin surnaturelle de l'être à former, fin dont l'Etat peut et doit lui faciliter l'acquisition, mais à laquelle il ne saurait par lui-même le conduire.

Comparant ensuite le projet de loi Robidoux avec cet enseignement qui seul est le vrai, nous avons vu que sur plusieurs points, il blessait et le droit des parents et celui de l'Eglise. Négligeant pour le moment le procès de tendances que nous lui ferons tout-à-l'heure, nous avons trouvé pénible qu'à la lumière de cet enseignement si clair, maintes fois formulé par l'autorité qui a mission de leur dicter une ligne de conduite en matière aussi grave et aussi évidemment étrangère à leurs attributions,

(1) Voir livraisons I et II, 5 et 13 janvier 1898.

nos législateurs n'aient pas reculé devant la présomption de se commettre à un excès de juridiction qui était un crime contre la liberté des parents et la liberté religieuse.

Nous avons ainsi été amenés à signaler le monopole que s'attribuait l'Etat à son profit, mais au détriment de droits incontes- tables. C'est le temps de dire que, partout où l'Etat a mis le pied sur ce domaine, ça été dans un but d'accaparement et de domina- tion exclusive, mais que partout aussi, il en est résulté pour la société des maux parfaitement caractérisés. C'est ce que démon- tre amplement la raison d'expérience.

Dans tout pays où l'Etat s'est emparé de l'éducation, ou, à proprement parler, de l'instruction publique, on a eu à regretter des divisions, des conflits allant s'envenimant chaque jour, une centralisation administrative menant tout droit au despotisme, un état de guerre contre l'Eglise ou une indifférence religieuse pire encore qu'une hostilité ouverte, enfin un état de choses où, par le naufrage de convictions seules capables de servir de frein aux volontés individuelles et de sauvegarde à la société, les pas- sions, désormais reines et maîtresses des actions humaines, se traduisent en fait par un accroissement anormal de la criminalité et ont leur dernier mot dans l'encombrement des hôpitaux et des bagnes. Partout où l'on a posé la cause, les mêmes conséquences ont suivi, si bien qu'il suffit de savoir qu'une nation s'est laissée déposséder par le pouvoir qui la gouverne de la plus noble de ses prérogatives pour pouvoir affirmer à coup sûr qu'elle ne jouit pas de sa pleine liberté, qu'elle n'a pas de mœurs fortes et qu'elle est en voie de décadence. C'est que partout, l'Etat éducateur, c'est l'Etat oppresseur des consciences et démolisseur de la vérité, c'est-à-dire, en dernière analyse, un abcès qui crève. C'est une vérité d'expérience autant que le développement logique d'une première faute contre l'ordre.

Oh ! ces conséquences extrêmes ne se produisent pas du jour au lendemain. Il y faut le temps. Mais laissez seulement se former une ou deux générations d'athées, d'indifférents, de scepti- ques et de viveurs, et voyez ensuite ce qui se passe. Les forces vives sont dissipées, il y a perturbation dans tout l'organisme social, l'instabilité est partout, un malaise indéfinissable travaille les institutions et les hommes, le chemin sûr de la tradition est délaissé pour la voie des nouveautés dangereuses, l'anarchie appa- rait bientôt arborant son ignoble drapeau, la déraison devient monnaie courante, la société danse sur un volcan.

Qu'elle ne périsse pas sans retour lorsqu'elle court ainsi à sa ruine, sans rien vouloir entendre des vérités qui sauvent, sans

rien vouloir accepter des devoirs qui la retiendraient, c'est le secret de Dieu et de son insondable providence. Qu'est-ce qui peut bien retenir le bras vengeur de la toute-puissance qui n'a laissé subsister des grands empires déchus que le souvenir de terrifiantes leçons ? Sans doute les énergies admirables, les sacrifices et les dévouements cachés des éléments sains qui surnagent dans ce fleuve d'incrédulité et de boue. Sans doute aussi l'application de la loi de solidarité qui fait bénéficier tout le troupeau de l'expiation volontaire que prennent sur elles de saintes âmes et de l'immolation généreuse qu'elles font de toutes les jouissances permises pour arracher le salut d'une société livrée à une orgie de plaisirs défendus.

Le mal ne saute pas tout d'un coup aux conséquences extrêmes qu'amène son développement, avons-nous dit. Non ; il y va, cependant, fatalement, nécessairement, sans éprouver d'autre retard que celui que peut produire l'influence agissante des causes que nous venons d'énumérer. Le peuple, lui, a-t-il vu dès l'origine toute la suite de la première déviation dans laquelle on l'a poussé ? A-t-il voulu la situation sortie du premier faux pas qu'on lui a fait commettre ? Il est certain que non. Comment donc s'est-il ainsi livré ? Que lui a-t-on dit pour le faire consentir à la cause première de ces résultats, qu'il déplore au fond dans ses moments de bon sens ? Comment s'y est-on pris pour l'amener là sans qu'il s'en aperçoive ?

Comment ? Par le sophisme, par l'appel à ses intérêts. Il vaut mieux, disait-on, que l'instruction publique soit aux mains de l'Etat. D'abord, l'Etat, c'est tout le monde, puisqu'avec les formes modernes de gouvernement, chacun y met la main. Un ministre de l'instruction publique, c'est un homme responsable. Qui dit responsabilité dit contrôle. Le contrôle, c'est le peuple naturellement qui l'exerce. Et puis, l'instruction sera gratuite, elle sera pratique, elle sera largement répandue, elle répondra à tous les besoins, elle développera toutes les énergies nationales, elle circulera dans tous les rangs. Et tout cela sans qu'il en coûte un sou aux familles pauvres !

Et le peuple l'a cru. Et un beau matin, il s'est réveillé tout bridé, tenu bien en mains par toute une organisation dont, la veille encore, il ne soupçonnait pas la création. En serré par sa complaisance dans une légalité, hypocrite dans son langage, mais tenace dans son but, il n'en pouvait plus sortir, l'eût-il voulu. Car le premier bien que l'Etat éducateur lui enlève, avant de lui demander son âme et de le livrer à l'orgie, c'est sa liberté. Mais gardons pour un prochain article un coup d'œil sur la gradation des maux qui font cortège à l'intronisation de l'Etat éducateur.

LES MISSIONS DE L'OUEST CANADIEN

CHEZ LES GALICIENS DU MANITOBA.

Le R. P. Georges, O. M. I., et secrétaire de Mgr. l'archevêque de St. Boniface, nous communique le très intéressant rapport suivant adressé à Mgr. Langevin, le 27 novembre dernier, par le R. P. Page, O. M. I., au sujet des missions galiciennes qu'il est chargé de desservir.

Nous prions le R. P. Georges d'accepter nos sincères remerciements pour la gracieuseté dont il a fait preuve à notre endroit, en nous faisant transcrire ce rapport. Nous espérons d'ailleurs, avoir souvent encore le devoir de lui témoigner notre reconnaissance pour des services de ce genre, et nous souhaitons de tout cœur, pour nos lecteurs et pour nous, que son bon exemple trouve de nombreux imitateurs.

Voici maintenant le texte du rapport du R. P. Page :

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Votre Grandeur veut que je fasse un rapport sur les nombreuses missions que vous avez bien voulu me confier. J'obéis tout simplement, tout en regrettant qu'une plume plus exercée que la mienne ne soit pas appelée à traiter un sujet si abondant et si nouveau. Un littérateur vous donnerait un bijou et je réussirai à peine à vous donner une pâle analyse. Mais regrets superflus ! il faut que je m'exécute.

Permettez-moi de vous faire connaître d'abord, Monseigneur, les différents postes que je suis obligé de visiter.

1o. La première de mes missions se trouve à Kaposvar, à 25 milles environ du C. P. R., et à 20 milles du W. N. W. R'y. Elle est dédiée à Notre-Dame dans sa glorieuse Assomption. J'y compte 87 familles catholiques, soit 491 âmes.

La plupart de ces fidèles sont hongrois, les autres sont slaves, allemands, bohémiens et polonais ; une vraie petite tour de Babel.

2o La seconde mission est à 10 milles de Yorkton, terminus du W. N. W. Ry. J'y ai 24 familles polonaises, 5 familles galiciennes et 12 familles hongroises, soit 205 âmes.

3o La troisième mission, à 35 milles N. de Yorkton, compte 63 familles galiciennes, soit 327 âmes.

4o La quatrième mission, à 25 milles N. de Yorkton, compte 121 familles toutes galiciennes, soit 623 âmes.

5o La cinquième mission, à 40 milles N. E. de Yorkton, compte 30 familles galiciennes, soit 120 âmes.

6o Dans le district de Dauphin sont échelonnées le long du nouveau chemin de fer, sur une distance de 25 milles, 100 familles galiciennes.

7o Sur le Riding Mountain se trouvent encore 50 et quelques familles galiciennes. Je n'ai pas encore pu faire le recensement de ces deux missions, mais un agent d'immigration m'assure qu'on y compte au moins 800 âmes.

8o A 15 milles au N. E. de Minnedosa se trouve une autre colonie de 48 familles dont 13 slaves, et le reste polonaises, soit 271 âmes.

9o A St. Norbert, à 15 milles sud de St. Boniface, se trouvent 18 familles polonaises, soit environ 100 âmes.

En résumé, je dois donc visiter 558 familles, soit 2,967 âmes sur un parcours de 250 milles sur 130, et Votre Grandeur sait que le chemin de fer ne conduit pas partout. Pour certaines visites, j'ai jusqu'à 80 milles à faire en voiture.

Et il faut encore ajouter la difficulté que présente l'étude de de ces langues si difficiles. N'y a-t-il pas vraiment de quoi occuper 3 missionnaires ?

Toutes ces familles galiciennes ne nous sont arrivées que l'été dernier, aussi sont-elles à peine installées. Dans 6 de ces missions, tout est à faire, il n'y a absolument rien. Sans doute, nous pouvons compter sur la bonne volonté des gens, mais c'est tout ; car ils n'ont rien. J'ai passé quelques semaines dans ces différentes colonies, je dois avouer que nos sauvages font moins pitié qu'eux, car au moins nos sauvages connaissent parfaitement le pays, ont toutes les ressources de la chasse, tandis que ces malheureux s'égarèrent à deux milles de leurs pauvres huttes.

Et même cette misère me fait beaucoup craindre pour eux. Réunis par groupes, comme ils le sont partout, ils sont trop nombreux pour être secourus par leurs quelques voisins ; aussi, si le gouvernement ne vient pas à leurs secours, comme c'est son devoir, puisqu'il les a admis dans ce pays, plusieurs d'entre eux seront victimes cet hiver du froid ou de la faim. C'est dire combien ils ont droit à toute notre sympathie à nous autres missionnaires. De plus, ces pauvres gens méritent une attention toute particulière de notre part par leur grand esprit de foi, qu'ils

savent montrer à l'occasion sans le moindre respect humain. Je ne vais vous en donner qu'une preuve, mais qui est bien éloquente.

Il y a quelques temps, je passais une semaine avec eux à Dauphin. Le dernier jour, je leur disais la sainte messe dans leurs pauvres huttes de terre ; j'avais confessé le matin et tous ceux qui avaient pu recevoir les sacrements s'étaient pieusement présentés à la table sainte ; je devais prendre le train à 9½ hrs. et la station se trouvait à 4 milles de là et pas de voiture, pas de chevaux, mais un méchant chemin où l'on enfonçait dans la neige jusqu'aux genoux ; j'avais hâte de partir pour ne pas manquer le train. Et leur action de grâce me paraissait, pour l'occasion, d'une longueur inquiétante. Je le leur dis.—“ Ne craignez rien, me dit l'un d'eux, vous aurez le temps, je suis certain de l'heure par la hauteur du soleil.” (Ils n'ont encore ni horloge, ni montre). Et l'on se mit à déjeuner : un lièvre apprêté à la sauce galicienne et le meilleur pain qu'ils avaient pu cuire, le plus mauvais par exemple auquel j'ai jamais goûté.

Après ce festin, je les remerciai tous et partis accompagné d'une quinzaine d'hommes, l'un portait ma chapelle, d'autres mes petites valises, d'autres enfin, comme dans la chanson, ne portaient rien. Pour votre serviteur, il s'apprêtait à prendre sans médecine la plus belle suée du monde en pataugeant dans leur ornière ! Quel ne fut pas mon étonnement en sortant ! ces braves chrétiens, qui n'ont que leur bon cœur, m'avaient frayé et même balayé un chemin d'un mille de long, c'est-à-dire jusqu'au chemin du roi ! je n'en revenais pas ! Pour remplir cette corvée, tous ces hommes ont dû travailler au moins pendant trois heures durant la nuit. Je compris alors pourquoi ils étaient si assurés que je ne manquerais pas le train. Nous arrivâmes une demi-heure trop tôt à la gare et, tandis que j'allais me chauffer dans une humble maisonnette, ils attendirent tout ce temps sur la plateforme. Quand le convoi fut signalé, ils me firent leurs adieux dans les termes les plus touchants ; ils me baisaient les mains, ma croix, me faisaient promettre de revenir encore et ne savaient comment me remercier de cette première visite. Les protestants, qui se trouvaient nombreux dans ce train, étaient ébahis et aussi profondément édifiés de la foi de ce peuple. Le long de la voie ferrée, sur toute l'étendue de leur colonie, on voyait de grandes croix qu'ils avaient élevées. C'est au pied de ces croix qu'ils se réunissent chaque dimanche pour y faire de longues prières ; ils n'ont encore ni églises ni chapelles ! Ils prient debout, les mains jointes, les yeux fixés sur le crucifix et souvent durant leurs prières, ils font des signes de croix et baisent la terre. Quand ils

se rencontrent ils se saluent par ce salut chrétien : " Loué soit Jésus-Christ ! " On répond : " Qu'il le soit toujours et dans tous les siècles ! " Puis ils se baissent la main.

Leur grande foi ne les rend-ils pas dignes des plus grands sacrifices. Enfin, comme ils sont forts, robustes, habitués aux travaux les plus durs, aux privations les plus pénibles et qu'ils vivent avec presque rien, il est certain qu'ils réussiront et bientôt, grâce à leur esprit de travail et d'économie, leurs colonies seront florissantes et leur influence sera prodigieuse dans ce pays peuplé de races si diverses. S'ils sont pour nous, ce sera peut-être notre salut, mais s'ils sont contre nous, ce sera notre perte. Car, Monseigneur, c'est qu'ils appartiennent au rite grec, et quoique d'une très grande foi, ils sont assez ignorants sur la religion, et ils aiment avant tout ce culte dans lequel ils ont été élevés. De plus, leur langue est très difficile, je la balbutie à peine. Si un prêtre schismatique venait se fixer au milieu d'eux, il est presque assuré qu'ils le suivraient tous en foule, surtout si ce prêtre pouvait leur donner des écoles et des chapelles. N'y a-t-il pas de quoi exciter la charité chrétienne à venir au secours de ces pauvres gens et de les assurer à notre foi en répondant à leurs plus grands besoins ? Il s'agit du salut d'un peuple et peut-être de l'avenir même du Catholicisme au Manitoba ?

Etes-vous curieux maintenant, Monseigneur, de connaître davantage nos Galiciens ? Je ne puis encore vous dire qu'un mot de leurs coutumes.

Ils sont assez propres. Ils habitent de petites mesures de 12 pieds sur 16. Un poêle en terre, qui sert en même temps de lit et de four à pain, occupe la moitié de l'unique pièce de la maison. Une table et un banc forment tout l'ameublement ; une paire de chaudières, leur batterie de cuisine et quelques assiettes, une cuillère, une fourchette et un couteau, tout le service ; ce n'est que pour partager la nourriture, car généralement ils mangent comme notre père Adam, avec leurs doigts.

Dans leurs huttes, ils n'ont pas de plancher et le toit est en terre. Faut-il parler de leurs étables ? Ils n'en ont pas encore. Dans les familles, le père et la mère se lèvent les premiers, ils s'habillent, réchauffent la maison, se lavent, font leurs prières et préparent leur pauvre déjeuner ; les enfants se lèvent alors et s'habillent. Quand je suis chez eux, je commence la sainte messe aussitôt. Après s'être habillés, les enfants viennent devant le crucifix et font leurs prières avec force signes de croix et prostrations. Avant et après les repas, comme aussi avant de se coucher, ils font encore de longues prières. Et personne n'y manque de-

puis l'enfant de 3 ou 4 ans jusqu'au plus âgé de la maison. C'est la grande dévotion, et ils y tiennent tellement que souvent j'ai été impatienté de voir combien on taquinait de petits enfants de 2 à 3 ans pour leur faire dire ces prières. Cette coutume est propre aux différentes nations de l'Est de l'Europe comme les Hongrois, les Polonais, les Galiciens, les Russes, les Slaves et les Allemands. Il faut excepter nos pauvres Bohémiens qui, sauf quelques rares familles, ne prient pas. La croix de mes Galiciens est à trois branches, c'est la croix grecque et quand ils se signent, ils font toujours sur eux trois signes de croix. *Omne trinum perfectum*, je suppose. Voilà, Monseigneur, un bien pâle rapport sur les missions que vous avez daigné me confier. Veuillez y voir avant tout une preuve de ma bonne volonté et, sans m'en vouloir de son peu d'intérêt, du fond du cœur bénissez ces chers chrétiens et leur pauvre missionnaire.

Votre tout dévoué fils en N. S. et M. I.,

PAGE, Ptre., O. M. I.

LES PHASES DU MOUVEMENT SOCIAL CHRÉTIEN

Lorsqu'un même phénomène se produit simultanément dans des conditions diverses entre lesquelles on n'aperçoit pas de lien, on en conclut non pas à un accident mais à une loi, c'est-à-dire à une conséquence logique et nécessaire de causes premières tenant à l'essence même du phénomène et indépendantes des contingences. La découverte ou plutôt la reconnaissance de cette loi est des plus utiles pour déterminer la suite de l'évolution.

Ainsi en est-il de l'idée d'une rénovation sociale chrétienne, qui a germé dans le dernier tiers de ce siècle chez la plupart des nations catholiques d'antique civilisation. Nations qui s'étaient livrées aux séductions de l'esprit moderne, c'est-à-dire chez qui l'idée chrétienne avait été plus ou moins éliminée de la vie sociale par l'idée maçonnique, et la constitution nationale minée par la Révolution.

En retraçant ici la marche de cette idée en France avec quelque détail, depuis sa genèse, au travers des diverses péripéties qui ont marqué les phases de son développement, on n'aura besoin d'y ajouter que de très rapides indications pour montrer, par la répétition de ces phases chez les nations voisines, que l'on est en présence d'une évolution historique, analogue par sa généralisation à celle de la fin du siècle passé et du commencement de celui-

ci, mais diamétralement opposée; en sorte qu'un ordre social nouveau naîtra fatalement partout du conflit universel de ces deux courants irréductibles.

I

Pour trouver la genèse de cette évolution, il faut remonter jusqu'au Concile du Vatican et à sa définition des erreurs modernes sous la forme d'un *syllabus*. Ce fut, pour les esprits attentifs, l'éclair perçant les nuées et révélant les abîmes de la route. La masse, même chez les catholiques, n'eut le temps de rien apercevoir de semblable, car l'orage s'abattait aussitôt sous la forme d'une guerre effroyable qui semblait être comme la réponse et le triomphe de la Révolution non seulement à Rome et à Paris, mais encore dans toute l'Allemagne. La conception historique du Saint Empire romain, demeurée comme un rêve dans ses anciens Etats, s'y évanouissait en effet devant la réalité d'un Empereur allemand ne relevant que de son épée.—En France la guerre civile venait ajouter l'horreur au désastre.

Ce fut alors que s'y forma un petit groupe d'hommes croyants, jeunes et hardis, qui firent publiquement le vœu de s'associer au service d'une idée de rénovation sociale chrétienne. Idée qui fut bientôt traduite par deux mots: celui de *chevaliers du syllabus*, décerné par le Pape qui l'avait promulgué à ceux qui s'en réclamaient si hautement:— et celui de "l'Œuvre de la contre-révolution", par lequel le plus autorisé de ces nouveaux chevaliers voulut caractériser leur orientation sur le terrain social.

C'est là ce qu'il faut bien apercevoir et méditer quand on veut étudier la genèse du mouvement social chrétien: il ne procède pas par tâtonnements, mais par un acte de foi: il ne s'inspire pas d'un esprit de réforme, mais de rénovation; il débute, comme la Révolution qu'il veut combattre, par une déclaration: mais ce n'est plus celle des droits de l'homme; c'est celle des droits de Dieu et de son Eglise.

Il n'est pas démocratique, mais au contraire essentiellement aristocratique, car il s'adresse partout aux classes élevées pour leur rappeler le devoir social, c'est-à-dire leur raison d'être, et il fait de cette restauration le point de départ de la rénovation sociale.

Est-ce à dire que cet esprit si caractéristique de l'apostolat nouveau soit parfaitement aperçu et pratiqué de tous ceux qui répondent à son appel? Il s'en faut: très peu en comprennent la portée, et frappés du coup terrible qu'en reçoit le respect humain, n'y voient tout d'abord qu'un appel à la piété. Il n'est bientôt plus guère question que de pratique religieuse, de pèlerinages, de manifestations pieuses, de retraites fermées. Il semble qu'on veuille ressusciter la *congrégation* telle qu'elle florissait un demi-siècle plus tôt; tandis qu'on voit s'élever la Basilique du Vœu National et se multiplier les sociétés et les œuvres catholiques.

C'est la phase religieuse du mouvement social chrétien, non seulement en France, où les œuvres catholiques les plus variées

semblent pulluler, mais encore en Allemagne où une lutte aigüe s'établit entre les catholiques et le gouvernement impérial ; comme aussi dans tous les pays voisins où des congrès se multiplient et exaltent toutes les formes publiques de la dévotion.

Nulle part, d'ailleurs, ce mouvement n'est plus marqué qu'en France, où il se caractérise par ce refrain nouveau jeté par des multitudes aux échos des vieilles basiliques et de celles qui s'élèvent rapidement aux lieux de pèlerinage : "Sauvez Rome et la France par Votre Sacré-Cœur."

II

Il nous faut maintenant revenir au point de départ, pour faire l'histoire de la seconde phase du mouvement, c'est-à-dire de la phase philosophique qui suivit de près la phase religieuse.

On ne pouvait en effet rester sur une affirmation de foi en la doctrine sociale de l'Eglise sans se demander quelle était cette doctrine et de quelles applications elle était susceptible pour conjurer le péril social. Le Pape lui-même allait tracer la voie en remettant en honneur l'enseignement de la philosophie scolastique : la guerre sainte contre l'esprit laïque de la Révolution, qui avait été proclamée, ne pouvait manquer de se porter sur le terrain de ses autres doctrines sociales, et tout d'abord sur celui où régnait la plus pure doctrine du libéralisme—je veux parler de la fausse conception de la liberté qui se traduisait alors par l'axiome : "laissez faire, laissez passer." On n'avait pu faire des classes populaires l'objet de son dévouement sans être promptement frappé de la duperie qu'est pour elles la soi-disant liberté du travail, qui n'est autre que la licence accordée aux abus de la force et l'abandon de toute protection des faibles. Mais on se heurtait là au règne absolu et incontesté d'une école à laquelle avaient été formés non seulement tous les tenants de la Révolution, mais encore ce qu'on avait pu recruter ou préparer de professeurs pour les Universités catholiques. Le principe et les règles du concours nécessaire de toutes les forces sociales — l'Eglise et l'Etat aussi bien que les associations libres — pour résoudre les questions sociales était incroyablement méconnu, et l'on était traité de socialiste, dès qu'on s'écartait de la doctrine soi-disant "orthodoxe."

La lutte fut chaude et empreinte de toute l'âpreté que portent dans leurs rapports les prétendus apôtres de la liberté. C'est alors que naquirent de ce côté des Alpes la *Revue l'Association Catholique* pour laquelle ces pages sont écrites, de l'autre côté la *Revue mensuelle autrichienne* d'économie sociale, qui durent se frayer la voie pour atteindre le grand public, sous les semonces et les persiflages de tous les professeurs, les publicistes et les économistes patentés.

Des "professionnels" ne pouvaient admettre, à la discussion courtoise de leurs thèses, des hommes échappés, comme ils le disaient, des camps, des salons ou des champs, qui avaient vu et touché que dans le monde des réalités les choses ne se passaient pas aussi bien que dans celui des académies, et qu'il y avait quelque chose à faire pour ne pas aller au socialisme par le jeu même

des lois économiques naturelles que ces étranges conservateurs ne savaient qu'invoquer.

Si la résistance fut vive, surtout en Belgique et en France, elle ne contribua pas pour peu à créer entre tous les catholiques de la nouvelle école des liens très étroits, qui se resserrèrent jusqu'à favoriser une réunion d'études internationale, et à amener une communauté complète de doctrines sociales. Ce fut l'œuvre d'une société dite l'*Union de Fribourg*, — société qui fit très peu parler d'elle, ne publia rien, mais documenta fidèlement le Saint-Siège sur l'état de la question sociale et sur le besoin d'une doctrine vraiment chrétienne pour y faire face ; si bien qu'elle contribua grandement à la préparation de l'Encyclique pontificale sur "*la condition des ouvriers*".

Dire que celle-ci fut un coup de foudre serait excessif : assurément c'était un triomphe pour ceux qu'on n'avait pas craint jusque là de qualifier de "socialistes chrétiens" mais ce triomphe ne parut pas éclatant, d'abord parce que ceux qui l'obtenaient eurent le bon goût de n'en pas écraser leurs adversaires ; ensuite parce que la plupart des voix autorisées, surprises par le renouveau de ce langage, ne s'en firent d'abord que faiblement l'écho. Mais peu à peu la conversion s'est faite dans les bons esprits, et il ne reste plus, en fait de champions du libéralisme économique, que ceux qui se sont fait un nom grâce à la lutte, et dont l'on ne saurait vraiment prétendre le renoncement à une opinion qui est tout leur bagage et qui leur constitue une personnalité.

Dans l'ensemble on peut dire que la phase philosophique de la lutte est close, par ce fait que les hommes de bon sens ont reconnu qu'il ne pouvait rien y avoir de commun entre la philosophie de l'Évangile et celle de la Révolution, pas plus sur le terrain économique que sur tout autre.

LA TOUR-DU-PIN CHAMBLY.

Association Catholique, livraison du 15 novembre dernier.

(A suivre)



Le Catholicisme au Japon

SES CLOIRÈS,— SES EPREUVES,— SES ESPERANCES

(Suite et fin)

La foi allait si loin, qu'on priaît bonnement les missionnaires de faire des miracles et que plusieurs s'imaginaient voir en ces deux prêtres " des anciens pères demeurés cachés deux cents ans dans les creux des montagnes et qui apparaissaient par l'ordre de Dieu, pour relever leurs églises ruinées (1) ".

A défaut des anciens pères, il fallait, au plus tôt, un évêque et de nouveaux apôtres. M. Petitjean fut sacré, à Hong-Kong, le 21 octobre 1866 ; des missionnaires venaient récolter la moisson et prêter main forte aux premiers qui pliaient sous le poids des gerbes. Par ailleurs, des nuages s'annonçaient sur l'horizon. L'ardeur des chrétientés renaissantes était admirable ; la vallée d'Urakami était un vaste catéchuménat et une pépinière d'apôtres ; les îles rivalisaient avec le continent, mais à tous ces beaux recommencements il manquait l'épreuve ; l'épreuve arriva.

Le 7 juillet 1867, Pie IX déclarait bienheureux 205 des innombrables confesseurs du XVII^e siècle. Et à cette heure-là même, par un secret dessein de Dieu, l'orage éclatait sur cette église rejuvenie. Dans la nuit du 14 juillet, les chapelles d'Urakami sont pillées par des émissaires du gouvernement et soixante-quatre des principaux chrétiens sont jetés en prison. Ce n'était qu'un prélude. Les autorités japonaises exigent une apostasie générale ; on interdit à tout indigène l'entrée de l'église catholique de Nagasaki ; on interroge, on enchaîne, on torture.

Le ministre de France au Japon, prié d'intervenir, se montre d'une timidité que l'on qualifie justement de faiblesse, même en Amérique et en Angleterre.

L'empereur Napoléon III répond aux cris de détresse par de vagues paroles ; seul, le grand pape Pie IX encourage ses malheureux fils de l'Extrême-Orient. Une révolution politique s'accroît pendant ce temps-là au Japon ; la puissance tant de fois séculaire du *Shogun* diminue et va disparaître, en novembre 1870 ; tandis que le pouvoir impérial du *Mikado* s'affermie et s'impose. Mais en dépit des événements qui se précipitent, la persécution redouble de violence. Tous les chrétiens d'Urakami sont condamnés à la déportation ; et pendant que l'année terrible écrase la France, l'église du Japon est sur le point d'être à nouveau étouffée sous les liens dont on la charge et qui font périr six cent soixante fidèles dans les cachots où on les entasse.

(1) Lettre de M. Petitjean, 29 janvier 1866.

Il faut lire cette douloureuse histoire dans l'ouvrage de M. Marnas ; surtout dans les premiers chapitres du second volume, où les transformations politiques de l'Empire du Soleil-Levant, racontées avec précision, éclairent et expliquent la révolution morale qui s'accomplit vers 1872, en faveur de la liberté religieuse. En 1872, une ambassade japonaise parcourait l'Europe ; et, profitant de la circonstance, un député de nos colonies, M. le comte Desbassyns de Richemont, fit entendre à la Chambre française un appel superbe d'éloquence et de foi et une défense de ces généreuses victimes dont tout le crime, dit-il, est d'adorer Jésus-Christ. En ce temps-là, l'Europe et la France s'intéressaient au sort des chrétiens persécutés ; le sang chrétien qui coulait sur des plages lointaines éveillait encore la compassion et même la politique. L'appel, parti de notre pays, fut entendu en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Italie. Presque partout, mais spécialement à Bruxelles, les ambassadeurs japonais furent sommés d'accorder aux chrétiens la délivrance et la liberté de conscience. Ce ne fut pas en vain. Au mois de mars 1873, les édits proscrivant la religion du Christ au Japon furent abrogés : et les chrétiens commencèrent enfin à respirer.

En sortant de prison, les captifs écrivent leur joie au Souverain Pontife ; des prêtres leur arrivent de France ; pour la première fois, des religieuses — ce sont des Françaises — font leur entrée au Japon ; les ruines refléurissent ; les églises se relèvent, et d'année en année, le chiffre de la population catholique augmente. On découvre même encore des descendants authentiques des anciens martyrs. Ainsi, en 1888, le 17 mars, vingt-troisième anniversaire de la première découverte, on apprend l'existence, au village d'Hagamura et dans la ville d'Okayama, des deux branches de la famille du martyr jésuite, saint Jacques Kisai (ou Kizayemon), crucifié en 1597, à l'âge de 64 ans. Sa mémoire était conservée parmi ses arrière-petits neveux ; ils montrèrent au catéchiste qui leur fut envoyé l'emplacement et quelques débris de la maison du saint, à côté d'une fontaine ; le nom de *Kirishitan* (chrétien) avait survécu dans la petite localité d'Hagamura ; et l'on désignait sous ce nom un bouquet d'arbres voisins de la propriété de la famille, dont le chef, un vieillard, fut baptisé le jour de Noël 1888.

Les membres de l'autre branche, qui habite à Okayama, s'empressèrent, eux aussi, de recevoir le baptême, qu'un évêque, Mgr Midon, leur a conféré : ils vivaient du reste depuis bien longtemps sous la protection de la croix :

La maison habitée par la seconde de ces familles... était toute entière décorée de croix : chaque tuile de la toiture, chaque poutre de la façade en portait le signe. Et, détail remarquable qui affirme bien l'idée chrétienne, ces croix avaient, non la forme ordinaire du chiffre 10 en caractère japonais, mais celle d'une croix potencée. C'était dans toute la ville la seule maison de ce genre. Les ancêtres chrétiens, confesseurs de la foi, d'après une tradition soigneusement conservée, avaient voulu perpétuer ainsi le souvenir de leur religion, et placer leurs descendants sous la protection de ce signe sacré. (T. II, page 525.)

III

Vers l'époque de cette découverte, le Mikado promulguait la nouvelle Constitution de l'Empire ; accordant, par l'article

XXVIII, à tous les Japonais, " la liberté de croyance religieuse ". Ainsi la liberté qui commençait à devenir un fait, est devenue un droit ; achetée par tant de souffrance et par des fleuves de sang, elle produira, Dieu aidant, d'abondants fruits de salut et de vie. Sous le pontificat de Léon XIII, la hiérarchie catholique s'est établie au Japon ; elle compte aujourd'hui quatre évêchés : Tokyo, Nagasaki, Osaka, Hakodaté. Voici, d'après le compte-rendu publié par la Société des Missions Etrangères, la statistique officielle de ces quatre églises en 1896 :

Tokyo.—Catholiques : 9,217 ; baptêmes d'adultes : 1628 ; conversions d'hérétiques : 7 ; baptêmes d'enfants païens : 430.

Nagasaki.—Catholiques : 33,701 ; baptêmes d'adultes : 400 ; baptêmes d'enfants païens : 260.

Osaka.—Catholiques : 4,616 ; baptêmes d'adultes : 484 ; d'hérétiques : 13 ; d'enfants païens : 217.

Hakodaté.—Catholiques : 5,643 ; baptêmes d'adultes : 291 ; d'enfants païens : 350.

Des îles méridionales Riu-Kiu, jusqu'aux îles du Nord, l'Evangile est prêché ; même chez les pauvres adorateurs de lours, les *Aïno* du Yéso, au sujet desquels récemment les *Missions catholiques* donnaient de curieux récits. Un clergé indigène commence à se former ; environ 25 prêtres japonais ont déjà été ordonnés. Notons que, chez une population où la foi a été enracinée par plus de trois siècles d'épreuves et qui compte tant de saints et de bienheureux sur ses autels, le sacerdoce s'implante avec plus de facilité, de vigueur et de fécondité, que parmi des chrétientés baptisées d'hier, ou que le sang des martyrs n'a point encore vivifiées.

Outre le clergé indigène, il y a en ce moment au Japon près d'une centaine de prêtres des Missions Etrangères. Il y a aussi une trentaine de religieux de la Société de Marie ; plus de cent religieuses françaises du Saint-Enfant-Jésus et de Saint-Paul de Chartres, et un bon nombre de religieuses japonaises. Des orphelins, des hôpitaux, des ateliers, des écoles s'installent et se développent. Les Marianites dirigent à Tokyo, sous le titre d'*École de l'Etoile du Matin*, un collège qui, en 1896, comptait 182 élèves de toute nationalité, de tout culte, ou même sans religion. Enfin, les Trappistes viennent d'être appelés au Japon et doivent y fonder trois établissements, autour desquels rayonnera la charité qui attire et qui sauve.

Mais, après cette renaissance quasi inespérée de l'Eglise au Japon, quel sera l'avenir de la vraie foi chez ce peuple qui marche de l'avant avec tant d'activité et de fièvre sur tous les chemins du progrès et de l'inconnu ? L'avenir, Dieu seul le voit et Dieu seul le fera. En attendant, les missionnaires emploient à le préparer tous les moyens dont ils disposent : ils travaillent non seulement à garder les chrétientés retrouvées, mais à étendre leur sainte influence. Parmi ces populations avides de science, affamées de parole publique et de lecture, il faudrait, en plus de la prédication, des conférences, des publications ou populaires ou savantes. Les missionnaires l'ont compris : et ils ont essayé cette tâche que saint François-Xavier n'eût point négligée, lui qui écrivait à saint Ignace : Envoyez-nous pour le Japon... " des sujets d'une grande valeur et éminents en vertu comme en science pour

paraître dans les académies de cet empire... Les lettres et la science sont indispensables (1)...”

Mais plus on va, plus les obstacles sont nombreux et graves. Il faut lutter contre les deux sectes du pays : le *Shintoïsme* et le *Bouddhisme* : il faut lutter surtout contre l'indifférence et le scepticisme qui gagnent, qui gangrènent les intelligences des lettrés, et qui seront une plaie infiniment plus malaisée à guérir que le fanatisme et la passion. Il faut lutter contre le protestantisme aux mille formes, importé par les trafiquants de Bibles, qui sèment avec les guinées d'Angleterre et les dollars d'Amérique, leurs livres, leurs journaux, leurs écoles, leurs préjugés contre la seule église de Jésus-Christ. D'après leurs statistiques, plus ou moins flottantes comme leurs idées, ils auraient déjà environ 40,000 adeptes répartis en 34 sectes différentes—y compris l'*Armée du Salut*, qui a envahi tout l'Empire et qui tient son quartier général à Tokyo. Les Russes s'efforcent, eux aussi, d'implanter le schisme à côté de l'hérésie : et ce sont, à coup sûr, de terribles voisins pour le Soleil-Levant, comme ce sont toujours les ennemis acharnés de l'Eglise Romaine.

Si les Japonais, dont saint François-Xavier vantait "l'esprit vif et plein d'ouverture... avec le désir très ardent de s'instruire (2)", avaient, dans le tourbillon moderne qui les emporte, le loisir et la volonté de chercher sérieusement où est la vérité et la vie, ils reconnaîtraient vite que la seule doctrine du salut est celle dont les témoins se font égorger : et quelles preuves éclateraient pour eux de leurs propres annales !

Mais, entre tous les obstacles à l'Evangile, il en est un qui existait au Japon de François-Xavier, et que l'état de choses actuel n'a fait qu'agrandir. Le saint apôtre écrivait, en 1552 : "Les Japonais... méprisent les autres peuples ; nation superbe, qui se repose sur son admiration d'elle-même et de son histoire !" Or, les succès militaires de la campagne de Chine ont violemment enflé cet orgueil national. Au dire des évêques du Japon, l'action des puissances européennes qui ont prétendu intervenir et agir sur le Mikado, n'a eu que des suites fâcheuses, même au point de vue de l'évangélisation. Le Japon est déflant ; il n'aime pas qu'on se mêle de ses affaires ; et pratiquement il a pris pour devise le fameux *farà da se*. Il entend être maître chez lui : et son orgueil froissé s'en est accru d'autant à l'égard des étrangers, de ceux-là même qui cherchent le seul intérêt des âmes.

Ajoutons, avec douleur, que notre pays qui envoie si généreusement au Japon ses prêtres, ses religieuses, ses aumônes, a perdu là-bas son ancien prestige de grande nation ; notre langue n'y a plus cours pour les relations diplomatiques : le ministre de Russie à Tokyo est le seul diplomate qui traite en langue française. Et tout récemment un missionnaire écrivait ces lignes attristées (3) :

(1) Lettre du 29 janvier 1552.

(2) En ses deux Lettres d 13 novembre 1549.

(3) Au mois d'avril 1837.

Je cohabite avec un bon confrère, usé au service de Dieu ; il sème encore la parole de vie et il ne compte plus les affronts reçus. A côté de lui, je travaille... J'enseigne les français à des jeunes gens et je m'efforce de leur faire aimer la France ; mais hélas ! Ils considèrent notre pauvre patrie comme une nation tombée, sans énergie et sans politique. La caricature japonaise personnifie toujours notre France dans l'image d'un parapluie, dont on se sert quand on veut et qui ne gêne jamais. Les nations fortes sont : Les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne, ainsi que la Russie. En dehors de ce groupe, le Japonais ne voit rien...

Espérons que, à force de charité patiente, les apôtres venus de France au Japon, pour y souffrir jusqu'à la mort, reconquerront les sympathies de ce peuple, qui jadis comprenait si bien l'honneur et qui est capable de comprendre le dévouement. Une nation qui, après un demi-siècle d'évangélisation, comptait deux millions de catholiques, qui a envoyé au ciel tant de protecteurs ; une nation au cœur fidèle, où la vraie foi s'est conservée deux siècles et demi à travers d'incroyables épreuves, saura reconnaître—souhaitons-le—que de Jésus-Christ seul relèvent tous les empires ; que, sans lui, toute civilisation est vaine ou corrompue ; que toute puissance est boiteuse, toute gloire trompeuse.

L'évêque de Nagasaki écrivait, le 22 mars 1896, à l'auteur de *la Religion de Jésus ressuscitée au Japon* qu'il voulait partager " toutes ses espérances, au sujet de l'avenir glorieux réservé au catholicisme et qui fera des Japonais le grand peuple de l'Orient ". Dieu le veuille : et que l'empire du Soleil-Levant mérite le doux nom dont le salua son admirable apôtre, saint François-Xavier : " Le Japon, mes délices ! "

V. DELAPORTE, S. J.

Le mouvement catholique

AU CANADA

Si nous devons juger de l'opinion par les journaux qui lui servent d'organes, nous assistons dans notre province à un réveil de l'opinion catholique. Deux excellentes feuilles, l'une sincèrement acquise à la cause de la liberté religieuse et armée pour le combat, l'autre qui travaillera à épurer les mœurs et à fortifier le goût du beau, du bon et du vrai en offrant à la famille chrétienne des lectures choisies sur des sujets appropriés, viennent de prendre rang dans l'arène à côté de nous. Elles sont nos cadettes de quelques semaines à peine. Nous avons nommé la *Défense* et la *Famille chrétienne*.

Nous saluons ce mouvement comme l'indice d'une réaction qui a grand besoin de se faire sentir. C'est par la corruption des

mœurs, par la dépravation du goût, par tout ce qui peut déformer une population fortement attachée à ses croyances que l'ennemi travaille à lui faire perdre la foi. Il faut le nuage des passions pour obscurcir la lumière éclatante de la vérité, surtout quand un peuple a eu comme le nôtre le bonheur de se garder intact de ce côté durant de longues années. Les sectes savent par une triste expérience que là est la première brèche à faire pour entrer dans la place, et elles ont assez pratiqué le genre humain pour savoir que chez un trop grand nombre de caractères faibles et faciles au plaisir, la révolte des sens précède la révolte de l'esprit. Une fois qu'elles leur ont fait perdre l'idée présente du devoir, la tâche est aisée d'y faire entrer le doute, et après le doute l'incredulité ou l'indifférence.

Nous ne voulons pas calomnier notre population, mais il est indéniable que, travaillée par des agents, conscients ou inconscients du mal énorme auquel ils se livraient, elle a pris dans ces dernières années le goût des lectures frivoles et dangereuses. Trop de pères de famille, hélas! ont laissé pénétrer dans leurs foyers des journaux qui y ont fait l'œuvre du diable, et ils ont à porter à cet égard une responsabilité dont ils ne connaîtront l'étendue qu'au jour du jugement.

Souhaitons que le mouvement dont nous venons de signaler deux heureux résultats réussisse à réagir contre des habitudes déplorables et à ramener nos compatriotes aux heureux jours où ils lisaient, non-seulement pour satisfaire une vaine curiosité, quitte à laisser comme Eve le doute empoisonner leur intelligence, mais encore pour trouver dans leurs lectures une vérité bonne à méditer ou l'indication d'un devoir bon à remplir!

Rien à signaler dans la situation, depuis la promulgation de l'Encyclique, si ce n'est des indices d'un mouvement dont nous ne connaissons que dans quelque temps les résultats, ou même la portée. Ne voulant pas nous baser sur des conjectures en matière aussi grave, nous attendrons qu'une solution se dessine et vienne donner aux hypothèses en cours un caractère de plausibilité qui leur manque aujourd'hui. Pour le moment, il n'y a qu'à obéir à la voix du Pape et à rester, selon le conseil qu'il nous en donne, ou plutôt le devoir qu'il nous en fait, en communion intime avec l'épiscopat qui, lui, saura bien nous indiquer, en temps opportun, la ligne de conduite à suivre.

La session va bientôt s'ouvrir à Ottawa. Il est permis de croire qu'elle ne se passera pas sans jeter quelque lumière sur les

dispositions des gouvernements invités par le chef de la catholicité à faire preuve de bonne volonté dans le règlement de la question irritante qui tient le pays en haleine depuis huit ans bientôt. En attendant, prions pour que la parole du chef suprême de l'Eglise ait son plein et entier effet.

AUX ETATS-UNIS

Parler de missions, c'est parler de sainte ingéniosité. Depuis qu'appelés à suivre le mouvement catholique dans le monde, nous nous tenons de plus près au courant des travaux de ces zélés propagateurs de la foi, nous nous sommes souvent demandé : Mais comment diable font-ils pour se tirer d'affaires ? Ils partent avec leur seul dévouement pour bagage. Ils n'emportent rien ou à peu près pour eux-mêmes, rien absolument, en fait de ressources matérielles, pour ceux qu'ils vont évangéliser. Et cependant, ils élèvent de modestes temples à Dieu, fondent des écoles et non-seulement vivent eux-mêmes, mais font vivre parfois toute une population. C'est le cas ou jamais de dire que la Providence pourvoit à leurs besoins.

Ces réflexions nous ont assiégé encore une fois en lisant l'appel fait à la charité publique par les Dames Ursulines de St. Pierre, Montana, en faveur de leurs missions parmi les Sauvages de cette région. Elles ont là une maison où elles logent, nourrissent et entretiennent plus de cent jeunes Sauvagesses qu'elles ont arrachées au paganisme. Jusqu'en ces derniers temps, elles pouvaient compter sur une allocation du gouvernement, insuffisante assurément, mais qui du moins constituait une ressource assurée. Cette allocation a été supprimée le 1er juillet 1896. Mais, en ce qui les concerne, elles restent avec le même fardeau de besoins à secourir, sous peine de perdre le fruit de leurs travaux.

N'ayant aucun revenu proportionnel aux responsabilités qu'elles ont courageusement assumées, elles s'adressent au public, au nom du Sacré-Cœur de Jésus, et lui demandent de ne pas laisser périliter une œuvre qui a eu jusqu'ici de si heureux résultats. C'est surtout durant la saison rigoureuse que les besoins sont pressants, car le froid s'ajoute alors à la faim. Nous serons heureux si, en nous faisant l'écho de leur touchant appel, nous décidons un cœur généreux à aider ces bonnes Sœurs, véritables anges de la charité et de la prière, à verser sur tant de misères matérielles et morales le baume des consolations spirituelles avec les encouragements de l'assistance.

Ces continuelles demandes de secours, qui forment la plus forte partie de la correspondance des missionnaires, nous font penser à la parole de l'Évangile qu'il est difficile à un riche de se sauver. Que penser, en effet, du manque d'équilibre que dénotent, d'un côté, le dénuement dans lequel se débattent ces apôtres dans des travaux qui appellent toutes les bénédictions de Dieu, et, de l'autre, tant de prodigalité et de largesses pour la satisfaction de plaisirs qui sont le plus souvent une occasion de chute profonde ? Et lorsque apôtres et riches festoyeurs se rencontreront au pied du tribunal où tout se pèse au poids du mérite, quelle sera l'excuse de ceux qui n'auront rien fait pour rétablir l'équilibre au moyen de la bienfaisance ?

Qui donne aux pauvres prête à Dieu, c'est certain, mais qui donne au missionnaire doit prêter à très-gros intérêts, si l'on réfléchit que le don dans ce cas sert le plus souvent à acheter des âmes immortelles. Oh ! si l'on y pensait sérieusement !

La S. C. de la Propagande s'est occupée du bien-être spirituel de ceux des catholiques des rites orientaux qui sont disséminés dans l'Amérique du Nord. Quelques-uns de ces malheureux, n'ayant pas de prêtres de leurs rites pour les diriger, en étaient venus à négliger leurs devoirs de religion. D'un autre côté, des catholiques de rite latin se scandalisaient de la présence au milieu d'eux de prêtres ayant femme et enfants et exerçant les fonctions du ministère. De là des difficultés auxquelles la S. C. de la Propagande a mis fin par trois décrets approuvés par Léon XIII.

Le premier accorde aux catholiques des rites orientaux domiciliés dans l'Amérique du Nord la faculté de se conformer, s'ils le désirent, au rite latin, tout en conservant le privilège de retourner à leur propre rite en rentrant dans leur pays.

Le second déclare qu'il n'est pas permis aux catholiques des rites orientaux établis à demeure dans l'Amérique du Nord de passer de leurs rites au rite latin, à moins d'en avoir obtenu la permission du St. Siège.

Aux termes du troisième, dans les provinces ecclésiastiques de l'Amérique du Nord dans lesquelles il y a beaucoup de fidèles du rite grec ruthénien, l'archevêque de chaque province, après en avoir conféré avec ses suffragants, pourra déléguer un prêtre ruthénien célibataire, ou, à son défaut, un prêtre de rite latin acceptable aux Ruthéniens, avec juridiction sur les fidèles et le clergé de ce rite, mais toujours ce prêtre dépendra de l'évêque diocésain dans l'exercice des fonctions qui lui sont dévolues.

Le R. P. John S. Zahm a été nommé provincial des Pères de Ste. Croix, aux Etats-Unis, par le supérieur général de l'ordre. Il remplace le P. Corby, décédé il y a quelques semaines. Il agira en cette qualité jusqu'à l'élection d'un provincial qui aura lieu en chapitre général, le 5 août prochain. Le nouveau provincial par intérim est un homme richement doué, un savant de premier ordre qui, après avoir passé plusieurs années au siège général de son ordre à Rome, a été directeur et vice-président de l'Université de Notre-Dame.

Un journal catholique américain explique comment il se fait que, dans les données statistiques relatives à la religion des détenus dans les prisons d'Etat, le nombre des catholiques est toujours relativement élevé. Sa religion, dit-il, est la première chose que sacrifie un protestant pauvre ou dans le malheur, tant il en fait peu de cas ; tandis que le catholique, si bas qu'il soit tombé, garde sa religion jusqu'au bout. Il y a dans cette double affirmation une vérité d'observation qu'il est utile de connaître pour ne pas se laisser désarçonner par une objection spécieuse résultant de données illusoire.

Le Supérieur général des Pères Paulistes, dans une correspondance adressée récemment au *World* de New-York, se déclare satisfait des travaux entrepris par les religieux de son ordre aux Etats-Unis pour la conversion des indifférents. Ils sont nombreux, dit-il, les non-catholiques que leur influence atteint et que leur prédication convaine, et le nombre en va toujours croissant. C'est un témoignage consolant de la sollicitude toujours éveillée de l'Eglise quand il s'agit de faire rentrer dans le bercail les brebis égarées, et nul Pape peut-être ne s'est autant employé à ramener l'unité religieuse dans le monde que l'immortel Pontife Léon XIII, le glorieux chef actuel de la catholicité.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Le Souverain Pontife vient de nommer Mgr. Jean-Baptiste Vico, ancien auditeur à la Nonciature de Lisbonne, délégué apostolique dans la république de Colombie et envoyé extraordinaire près le gouvernement de ce pays. Le jeune prélat est ainsi chargé d'une mission à la fois religieuse et diplomatique. Le Pape a aussi voulu, avant son départ, lui confier l'une des hau-

tes positions de la hiérarchie ecclésiastique et lui a donné le titre d'archevêque titulaire de Philippes. Le sacre du nouveau délégué a eu lieu le 9 janvier, en la chapelle du collège Capranica, institution dont Mgr. Vico a été l'un des élèves, en présence des représentants du gouvernement du Portugal et de celui de la Colombie, ainsi que de nombreux dignitaires ecclésiastiques. Le prélat consécrateur était Son Em. le cardinal Rampolla, l'illustre secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, assisté de NN. SS. Sabattucci, archevêque titulaire de Corinthe, et Sardi, évêque d'Anagni.

Nous souhaitons que la mission de Mgr. Vico marque un nouveau pas en avant dans la marche du Catholicisme en Colombie, au milieu de ces populations si profondément chrétiennes encore.

—C'est un événement à noter et sur lequel il nous faudra certainement revenir afin d'en parler avec plus de détail, que les conférences sur la démocratie chrétienne données à Rome, devant un groupe d'ecclésiastiques, par M. Toniolo, le célèbre professeur de l'université catholique de Pise. Le mouvement démocratique chrétien, qui va croissant en importance de jour en jour, est tellement gros de conséquences pour l'avenir, est le résultat d'un mouvement d'idées tel, qu'il nous faudra certainement lui donner une large place dans les pages de notre revue. Disons seulement aujourd'hui que nul n'était plus digne d'exposer les principes sur lesquels se basent les chefs de la démocratie chrétienne, ni plus apte à le faire, que le professeur italien qui compte avec les français Harmel, Garnier, Naudet, Lemire, les belges Pottier et Kurth, le hollandais Schepman et tant d'autres, parmi les champions les plus enthousiastes et les plus instruits de ce mouvement.

—S'il nous fallait relever chaque semaine tous les actes d'arbitraire et d'injustice commis à l'égard des catholiques, par des hommes qui posent aux défenseurs de la liberté, aux champions du progrès, nous n'en finirions pas. Nous nous contentons de signaler par-ci, par-là, un fait bien typique, et dont l'exposé perce à jour la cuirasse d'hypocrisie dont se couvre ces messieurs, telle par exemple leur conduite envers les communautés religieuses italiennes, dont ils poursuivent par tous moyens l'extinction et qu'ils ont odieusement spoliées. Ils ont essayé cependant de pallier un peu leur faute et ils font servir aux religieuses, en compensation des biens qu'ils ont confisqués, une pension qui, variable suivant l'âge et les grades des sœurs converses ou professes, constitue en moyenne l'énorme somme de 40 à 50 centimes par jour, pour chaque religieuse. On conçoit en quel misérable état de si modiques ressources laissent les membres des communautés

religieuses de femmes. Aussi le correspondant romain de l'*Univers* peut-il écrire, en analysant une brochure française publiée par le R. P. Ballerini, de la *Civiltà Cattolica*, sous le titre : *les Victimes cachées de la Révolution en Italie* :

“On y voit aussi et surtout combien douloureux est le martyre de ces victimes inconnues. Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on lit le récit de leurs souffrances dans leurs lettres à la direction de l'œuvre de secours. Les unes manquent de moyens pour raccommo-der leurs vêtements usés et déchirés ; les autres souffrent littéralement la faim et tombent malades d'inanition ; et les malades mêmes, bien qu'assistées affectueusement par leurs compagnes, n'ont pas de quoi se procurer les remèdes, les aliments nécessaires ; il en est qui sont obligées, à la tombée du jour, de se renfermer dans les ténèbres de leurs cellules, faute d'huile pour allumer leur lampe ; il en est aussi qui s'imposent de longs jeûnes pour réserver les honoraires d'une messe de communauté au moins les jours de fêtes.

Mais toutes, dans leurs souffrances, sont admirables de résignation, de force d'âme, de confiance en Dieu. Leurs oppresseurs se flattaient de les abattre à force de les tourmenter. Ils croyaient qu'une fois les portes des cloîtres ouvertes, une fois l'expérience faite de la vie de privation qui leur était réservée, la plupart des religieuses s'empresseraient de sortir et d'imiter l'abaissement de leurs persécuteurs. Il n'en a rien été et cette résistance héroïque des vierges consacrées à Dieu est l'une des plus belles gloires de l'Italie catholique. *Elle sont la fleur de l'Eglise*, s'écriait naguère Léon XIII, en parlant de ces admirables victimes au bon P. Ballerini ; et pour animer les généreux bienfaiteurs qui leur viennent en aide, le Pape ne craignait pas d'ajouter qu'après le denier de Saint-Pierre, il n'y avait pas d'aumône plus méritoire que la leur.”

On a en effet organisé, pour secourir cette grande misère, une œuvre charitable dont le Souverain-Pontife lui-même est le premier et le plus assidu bienfaiteur et qui compte d'ardentes sympathies en Italie et à l'étranger.

Il est tout de même curieux de constater l'identité des tactiques employées par les sectaires en tous pays, et rien ne démontre plus clairement l'unité de direction dans la lutte contre l'Eglise. On s'attaque partout avec fureur aux communautés religieuses et cela s'explique facilement, ces associations pieuses constituant les troupes d'élite de l'Eglise. Contre elles tout est bon, tout est moyen légitime et l'on fait flèche de tout bois.

—L'on apprendra avec bonheur, certes, que nous sommes à la veille de la canonisation solennelle du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, le fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, et l'un des plus illustres éducateurs qui aient jamais vécu.

La cause est tellement avancée qu'en dépit de l'encombrement produit par le grand nombre de causes soumises à la Sacrée Congrégation des Rites, l'on peut espérer en voir la conclusion l'an prochain.

FRANCE.—En France, l'attention publique a été, en ces derniers temps, à peu près monopolisée par la triste affaire Dreyfus, qui a provoqué contre les juifs une très vive campagne, et nous n'avons que peu de chose à signaler dans l'ordre des faits religieux. Les réceptions traditionnelles du premier jour de l'année nouvelle et l'approche des élections générales, lesquelles doivent avoir lieu ce printemps, ont été pour les évêques français l'occasion de recommander la soumission aux instructions pontificales et l'union sur le terrain constitutionnel. Mgr. l'évêque de Digne, pour sa part, l'a fait en des termes que nous croyons devoir en partie citer, car ils pourront, en l'état actuel des choses, être lus et médités avec fruit non seulement par les catholiques de France, mais encore par ceux du Canada.

“C'est se tromper, dit-il, que vouloir autre chose que ce que veut le Pape, que le vouloir autrement, que le vouloir plus tôt, que le vouloir plus complet ; c'est courir après la chimère. La politique de Léon XIII n'est ni pour nos aïeux, ni pour nos descendants ; elle est pour nous, elle est pour l'époque à laquelle nous vivons ; elle n'est pas faite d'idéal, ni de sentiments : elle est essentiellement positive ; elle ne s'inspire que de la pratique des choses actuelles, de ces choses que Dieu nous met sous la main et dont nous devons nous servir, pour nous sauver et pour sauver les autres. Le Pape ne nous empêche pas d'avoir en théorie des idées différentes, des préférences autres ; dans la pratique, il nous indique d'un geste magistral la voie que nous avons à suivre, et la réflexion nous montre qu'il y aurait folie à s'en détourner pour en chercher une meilleure : la seule bonne voie, la seule praticable est celle du Pape.

Messieurs, entrons loyalement, généreusement, dans les vues du Pape ; soyons assurés qu'elles valent mieux que nos propres vues, même dans l'ordre des choses temporelles, et acceptons sans arrière-pensée les institutions que la France s'est données.”

—Nous parlons l'autre jour du procès des prêtres de l'Ariège contre la *Dépêche*, de Toulouse, procès qui fit grand bruit et qui se termina par la déroute du journal libre-penseur. Ce n'est pas la première fois que les membres du clergé français prennent ainsi à partie les publications qui les insultent, et ils se trouvent bien de cette façon d'agir. Etouffer dans l'œuf chaque calomnie, corriger rudement le calomniateur, voilà le meilleur moyen de se faire estimer ou tout au moins craindre de ces roquets,

qui souvent n'avoient aux talons des honnêtes gens que parce qu'ils comptent sur leur longanimité et leur indulgence, et qu'ils se tiennent assurés de l'impunité.

Quelques corrections bien appliquées ne peuvent que faire du bien à ces gens.

ANGLETERRE.—Nous devons signaler, en Angleterre, la publication d'une très importante lettre des évêques catholiques de la province de Westminster, adressée aux archevêques anglicans de Cantorbury et d'York, en réponse à une lettre déjà publiée par ceux-ci, et traitant à nouveau toute la question de la validité des ordres anglicans. Nous en citons la conclusion :

“ Ah ! puisse venir ce jour heureux où vous comprendrez aussi avec nous que le secret de l'unité visible ne saurait se trouver dans ce système qui, pendant une existence relativement courte, n'a engendré que la division et la ruine, mais qu'il réside bien plutôt dans ce système immuable, qui, à travers les âges, a maintenu les nations dans une unité visible si éclatante qu'elle excite l'admiration, là même où elle ne peut conquérir l'obéissance.”

Voilà de nobles et graves paroles !

IRLANDE.—La lutte pour la fondation d'une université catholique irlandaise, subventionnée par le gouvernement, paraît devoir être reprise avec une ardeur nouvelle. Les Irlandais de toutes les croyances et de tous les partis demandent la consommation de cet acte de justice, et le bien-fondé de leurs réclamations est admis par les hommes d'état anglais les plus brillants. Toute la question se résume donc à faire traduire en actes salutaires ces dispositions bienveillantes et ces nobles ardeurs, et c'est à quoi l'on travaille présentement.

Une assemblée enthousiaste et qui comptait au nombre de ses membres des délégués de toutes les parties de l'Irlande a été tenue dernièrement à Dublin. Nous citons parmi les résolutions adoptées, les deux suivantes, qui indiquent très clairement le but à atteindre :

“ Que cette assemblée approuve la déclaration suivante faite récemment par des catholiques irlandais laïques au sujet de la question de l'enseignement universitaire :

“ Que c'est le droit constitutionnel de tout sujet britannique d'adopter le système d'enseignement secondaire ou universitaire qu'il préfère ;

“ Qu’une parfaite égalité religieuse implique égalité dans la jouissance de tout avantage procuré par l’État en matière d’éducation :

“ Qu’un grand nombre d’Irlandais sont actuellement empêchés de jouir de l’enseignement universitaire, ainsi que des honneurs et des émoluments qui s’y rattachent, par suite de leurs convictions religieuses en ce qui concerne le système actuel d’éducation :

“ C’est pourquoi nous réclamons un changement dans le système d’enseignement secondaire et universitaire de nature à mettre ceux qui ont à faire valoir ces objections au point de vue de la conscience sur un pied d’égalité avec le reste de leurs concitoyens, en ce qui concerne les honneurs, les émoluments, examens, direction et représentation universitaires.

“ Que nous devons demander au gouvernement d’agir d’urgence en ce qui concerne cette importante et nécessaire affaire. ”

Il est à remarquer que l’adoption de la seconde résolution a été proposée par un protestant, le vicomte Powercourt.

MADAGASCAR.—L’administration française à Madagascar vient de signer un traité avec les religieuses Saint Joseph de Cleuny, en vertu duquel elle accorde à cette communauté certains avantages pécuniaires à la condition que ces religieuses ouvriront, dans la grande île africaine, des écoles qu’elles conduiront à leur guise, naturellement. Le traité est pour une période de vingt-cinq années, du 1er janvier 1898 au 31 décembre 1922.

Cette même administration s’applique de son mieux, en France, à laïciser les écoles tenues par des religieuses. Il est évident que, tout en s’inspirant du mot de Gambetta : “ Le cléricalisme, voilà l’ennemi ! ” elle se souvient de cette autre parole qu’il prononçait en une heure de bon sens : “ L’anticléricalisme n’est pas un article d’exportation. ”

Hélas ! pourquoi faut-il qu’en notre pauvre province de Québec, il ait été trop souvent un article d’importation

PERSE.—On avait déjà noté l’effet produit sur le fanatisme musulman en Asie par les événements d’Arménie et le triomphe des armées turques dans la guerre gréco-turque. Les *Missions catholiques* du 14 janvier nous apportent à ce sujet de nouveaux détails dus à la plume de Mgr. Lesné, délégué apostolique de la Perse, lequel écrit d’Ourmiah, à la date du 11 décembre dernier.

Il paraît qu’en dépit de la bonne volonté et des intentions du Souverain, les chrétiens sont tout simplement soumis au régime de l’arbitraire. “ Bien que la persécution ne soit pas ouverte-

ment déclarée, dit-il, il n'en est pas moins vrai qu'on menace les chrétiens ; on les injurie, on les tue même dans bien des occasions et on les dépouille sous le moindre prétexte. Sa Majesté le Shah ne veut pas que ses sujets chrétiens soient maltraités ; mais nous sommes loin de la capitale ; les ordres du Souverain ne sont pas exécutés, surtout quand les gouverneurs sont fanatiques ou cupides."

CHINE.—Nos lecteurs ont appris par les journaux quotidiens quelle vengeance l'empereur allemand, Sa Majesté Guillaume II, a tiré du massacre des deux missionnaires du Chan-tong méridional, dont nous annoncions l'héroïque mort dans la première livraison de notre revue. Plusieurs fonctionnaires chinois ont été destitués, de fortes indemnités seront payées et six églises seront construites sur lesquelles on placera une plaque indiquant qu'elles sont sous la protection de l'empereur de Chine. Voici maintenant ce que nous pourrions appeler les actes du martyr des PP. Nies et Henlé, il s'agit d'une lettre adressée par le R. P. Freinademetz, proviceire apostolique du Chan-Tong méridional au T. R. P. Janssen, supérieur du séminaire de Steyl, et publiée dans les *Missions Catholiques* :

Mon télégramme du 3 novembre vous a fait connaître la mort de nos deux chers confrères, les RR. PP. Nies et Henlé. Voici les plus saillants détails sur cet épouvantable forfait :

Le 31 octobre, les deux missionnaires venant de la ville de Tjüje visitaient la chrétienté du Tchang-kia-Tchouang, qui est peut-être la plus belle partie du Chantong méridional.

Le 1er novembre avant midi, le R. P. Nies arriva du Li-kia-Tchouang, distant de 27 li (12 kilom.) de Tchang-kia-Tchouang. Il avait passé le jour de la Toussaint à Li-kia et voulait célébrer la fête des morts à Tchang-kia avec les RR. PP. Henlé et Stenz.

Vers 10 heures du soir, les RR. PP. Nies et Henlé se couchèrent dans la même chambre, pendant que le R. P. Stenz s'étendait par terre dans le vestibule, à défaut de lit.

Les missionnaires étaient à peine endormis que, vers 11 heures, une troupe de 20 à 30 hommes, armés jusqu'aux dents, se précipita dans la cour et par la fenêtre, brisée violemment, entra dans la chambre.

Dans l'espace de quatre minutes, tout était pillé, et les deux Pères râlaient baignés dans leur sang. Six minutes après, la mort arrivait, mettant un terme à leurs souffrances.

Le P. Nies avait reçu treize coups de poignards ; le P. Henlé en avait reçu neuf. Le premier était étendu le visage contre terre, le second gisait sur le dos ; à côté d'eux une épouvantable flaque rouge couvrait le sol. La chemise du P. Nies paraissait avoir été baignée dans le sang. Nous envoyons à Steyl ses vêtements ensanglantés, comme des reliques.

Après que les bandits eurent achevé leur œuvre de mort, ils se répandirent dans la maison en criant :

“ Nous n'avons pas encore tué la “ longue barbe ” (le R. P. Stenz). Où est “ la longue barbe ? ”

Le pauvre P. Stenz était blotti dans son coin contre la porte. Sa vie, on le voit, a tenu à un fil. Le Ciel voulait le conserver encore à la Mission. Les sauvages ne le trouvèrent point et partirent.

A peine avaient-ils franchi la cour, que le R. P. Stenz sortit de sa cachette en rampant et alla auprès de ses deux confrères. Le P. Henlé, qui avait encore sa connaissance, reçut l'absolution et l'Extrême-Onction ; la mort arriva aussitôt. Le P. Nies ne donnait plus signe de vie et reçut l'absolution sous condition.

La même nuit, un messenger apporta l'affreuse nouvelle à Zining et j'accourus aussitôt avec le P. Pistermann. Je visitai la scène du crime et me rendis vers le mandarin. Alors je télégraphiai à Steyl. Je commandai aussi l'achat de deux cercueils et le transport des deux corps à Tchang-Kia-Tchouang, où, le 16 novembre, de solennelles funérailles furent célébrées.

Ce massacre est une épreuve terrible, une épreuve comme notre Mission n'en avait jamais connu : deux jeunes missionnaires, dévoués et courageux, assassinés à la fleur de l'âge ! Il est dur de baiser la main qui frappe si cruellement. Nous voulons cependant le faire, car c'est le Seigneur, nous dirons même, c'est le Père bienveillant, qui nous frappe. Que son nom soit béni !

Nous ne pouvons que répéter après cet émouvant récit la parole de Tertullien, dont l'histoire de l'Eglise catholique toute entière a démontré l'absolue vérité : “ *Sanguis martyrum semen christianorum,* ” le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

31 Janvier 1898.